

jean cazeneuve la vie dans la société moderne



Extrait de la publication



idées/gallimard

© *Éditions Gallimard, 1982.*

AVANT-PROPOS

Pour analyser et comprendre une société à une certaine époque, plusieurs méthodes sont possibles. Par exemple, on peut tenter d'expliquer toutes ses structures et ses modes de fonctionnement à partir d'un de ses secteurs jugé déterminant. Ainsi, les marxistes accordent un rôle essentiel aux facteurs économiques, tandis qu'Auguste Comte ramène tout à des modes de connaissance, cependant que Riesman accorde une place prépondérante à la démographie, et Mac Luhan aux types de communication. On peut aussi avoir à l'esprit, dès le départ, une théorie explicative, que l'on applique à tout ce que l'observation révèle. Par exemple l'école fonctionnaliste s'efforce de retrouver en toute chose une fonction. Mais il est une autre manière d'aborder l'étude des phénomènes collectifs en dehors de tout esprit de système. Elle consiste à examiner un à un divers aspects de la vie d'une société, à tâcher de les décrire, d'en trouver les tenants et les aboutissants. En procédant ainsi par petites touches, on peut espérer proposer à la fin une vue d'ensemble qui ne

souffre en principe d'aucun parti pris a priori et qui peut suggérer de libres réflexions.

C'est cette approche qui a été choisie ici, et cela explique que chacun des courts essais qui composent ce livre présente une relative autonomie, bien qu'il ne soit pas difficile de découvrir une certaine unité dans la manière de traiter les différents sujets abordés.

Ceux-ci, en principe, sont pris dans la vie quotidienne et très souvent ils concernent nos façons de passer le temps les plus courantes.

A chaque fois, on s'efforce de faire le point sur la question, à partir des documents disponibles. En même temps, on recherche les racines profondes de tel ou tel comportement collectif, voire sa signification par rapport à la condition humaine. On en tire éventuellement une morale, et si possible quelques enseignements de nature prospective. Les jugements sur ces menus épisodes de notre façon de vivre sont presque toujours présentés sans acrimonie, car il s'agit plus de comprendre que de critiquer ou de s'ériger en arbitre pour dire ce qui est bien, ce qui est mal. Les choses sont ainsi ; on les constate, on les mesure si possible. Mais l'indignation et l'ironie sont des réactions trop faciles et stériles pour qu'on en abuse. Et celui qui s'érige en juge sévère des mœurs contemporaines risquerait fort, dans quelques cas, d'être pris en flagrant délit d'y participer ou tout au moins d'avoir d'autres attitudes prêtant également au sarcasme.

Le lecteur, en définitive, est invité à prendre connaissance dans chaque chapitre d'un petit dossier très résumé, et à tirer les conclusions personnelles qui lui conviendront.

Il eut été bien présomptueux de chercher à être exhaustif. Bien des aspects de la vie contemporaine ont été omis. Le choix est, il faut l'avouer, arbitraire. Mais, dans l'esprit de l'auteur, il devrait être assez équilibré. Toutefois, les très grands problèmes, ceux de l'économie, de la politique, auraient été déplacés dans ce contexte. Ils ne sont donc, en principe, pas évoqués, sauf de façon subsidiaire.

Tous ces petits tableaux de l'existence contemporaine ont été classés en trois parties.

La première concerne l'aspect ludique du comportement social, le domaine du divertissement et de la mode, avec ses rites, ses traditions, ses changements. Ainsi, les festivités, les distractions, sous leurs formes les plus usuelles et même les plus triviales sont appelées en témoignage. Elles sont parfois plus révélatrices de la condition humaine profonde que ne le sont les engagements sérieux, car ces derniers peuvent être moins spontanés.

La deuxième partie réunit quelques études sur des processus sociaux de plus grande envergure en les abordant par un biais qui n'est pas toujours usuel, soit pour proposer des définitions soit pour mettre l'accent sur des structures et des évolutions plus importantes qu'on ne le croit généralement.

Dans la troisième partie, il est question de l'opinion publique, des moyens de la connaître, de l'évaluer, voire de l'influencer. En effet, il semble bien que, de plus en plus, dans les nations libérales tout au moins, la société, par une sorte de narcissisme, est à l'écoute d'elle-même. Il faut alors savoir comment peuvent être saisis les courants qui la

traversent, et quel usage on peut faire des indications ainsi recueillies.

En définitive, cette série d'essais devrait révéler son unité dans un tableau global qui respecterait la complexité des processus et des comportements, tout en se référant aux motivations essentielles qui peuvent les expliquer.

Vivre dans une société, ce n'est pas seulement participer à son devenir politique, mais y insérer une existence quotidienne. A ce titre, les problèmes de l'équilibre de la terre, ou ceux des institutions ne sont certes pas les moins importants. Mais ils font l'objet de nombreuses études. Peut-être n'était-il pas inutile d'attirer l'attention sur des aspects moins brûlants mais non moins intéressants de la vie moderne.

PREMIÈRE PARTIE

Nécessité et futilité

Chapitre 1

LA RÈGLE DU JEU

Sans doute les âmes d'élite peuvent-elles consacrer leur existence en ce bas monde uniquement à des actions qui en valent la peine, et se comporter en toutes circonstances d'une manière qui se justifie du point de vue spirituel ou culturel. Mais il faut faire la part de l'utopie et celle de la vantardise. Nous savons bien que cet univers est celui de l'imperfection. Et il faut bien que la vie soit supportable pour ceux qui ne visent pas toujours le plus haut possible.

Ou plutôt, la condition humaine étant ce qu'elle est, le temps qui passe ne serait-il pas désespérément terne, si un peu de fantaisie ne venait apporter quelques tonalités différentes sur un fond rationnel et trop organisé. Ainsi, ne nous hâtons pas d'appeler médiocrité ou vulgarité ce qui est plus exactement futilité, c'est-à-dire autre chose que le sérieux, autre chose que l'important.

Oui, à peu d'exceptions près, nous avons tous, à certains moments, des manières d'être ou d'agir qui ne se justifient pas par d'autre motif que le laisser-aller, l'esprit routinier, le besoin de se détendre, et plus généralement, le divertissement, le jeu.

On peut donc, à volonté, selon l'humeur et le point de vue, s'affliger ou se réjouir de voir l'humaine nature douée de la vertu d'inutilité. Cela ne l'empêche pas de surpasser toutes les autres espèces vivantes par son efficacité technique et ses prouesses culturelles.

Il n'est en tout cas pas étonnant que les formes actuelles de l'esprit ludique se situent dans le prolongement de phénomènes sociaux primitifs ou archaïques. Assez souvent, la grande différence entre le présent et le passé réside en particulier dans une désacralisation. Il est vrai que l'on a parfois exagéré en retrouvant l'origine de toutes nos institutions et nos façons de vivre dans la magie ou la religion. Mais il faut reconnaître que tout ce qui est jeu, fête, tout ce qui n'est pas directement utilitaire ne peut bien se comprendre sans une référence à d'anciennes traditions qui, elles, baignaient dans l'atmosphère du surnaturel et du rituel.

D'autre part, ce qui ne présente pas une utilité ou une efficacité matérielle ou culturelle n'est pas pour autant dénué de toute finalité. On peut même soutenir que le comportement ludique, la fantaisie, la frivolité, la festivité, la mode sont, du point de vue social, des faits collectifs hautement fonctionnels. En d'autres termes, ils permettent à la société de se faire accepter par les individus et à ceux-ci d'oublier leurs soucis, leurs contraintes, leurs obligations, et par là même de les mieux supporter.

Les intellectuels, les doctes, échafaudent des théories philosophico-sociales qui, généralement, comportent deux postulats. Selon le premier, la classe cultivée serait composée de gens qui ne

songent qu'à enrichir leur savoir et recherchent uniquement des occupations de très haut niveau. Par exemple, à la télévision, cette élite ne regarderait que les émissions dites culturelles, et elle n'aurait aucun goût pour tout ce qui est distraction. Le second postulat, qui se greffe sur le premier, pose en principe que la classe populaire est ignare, fermée à tout ce qui est beau, intéressant, et que par conséquent tout ce qui sert à la distraire est méprisable. Il faut donc lui interdire tout divertissement et la contraindre à se cultiver. Ainsi, les programmes de la télévision ne devraient plus comporter d'émissions distrayantes.

Le malheur, c'est que l'élite intellectuelle accrochée à ces principes se trompe sur elle-même¹. Toutes les enquêtes, en France ou dans d'autres pays, nous apprennent que le public cultivé, celui-là même qui voudrait une télévision uniquement éducative, regarde en réalité les émissions divertissantes, légères, à plus petite dose peut-être que le reste des téléspectateurs, mais dans une proportion non négligeable. Inversement, on sait aussi que le grand public n'aime pas que les niaiseries. D'excellentes œuvres peuvent avoir sa faveur. On citerait aisément des émissions de grande qualité qui, au petit écran, ont suscité une audience considérable et une approbation massive. Qu'en faut-il conclure ? Non pas certes, que tous les publics se valent et qu'il importe peu de diffuser des navets ou des chefs-d'œuvre. Mais ce qui est vrai, c'est que tout n'est pas blanc d'un côté, noir de l'autre. Tel qui voudrait voir le bon

1. Cf. J. Cazeneuve, *La société de l'ubiquité* (Denoël, 1972), chap. IV.

peuple privé de ses jeux et de ses modes ferait bien de regarder chez soi pour voir s'il ne tombe pas parfois dans les mêmes travers, même si c'est à un moindre degré.

« Panem et circenses », disaient les Romains, pour désigner les satisfactions que la plèbe attendait de ses dirigeants en échange de sa docilité. Les jeux du cirque n'étaient cependant qu'une sorte de perversion des distractions que, dans des temps antérieurs, les fêtes religieuses fournissaient avec succès. Le théâtre grec, ancêtre du théâtre tout court, est une autre dérivation, plus intelligente, de cet éternel appétit d'évasion par rapport aux inévitables déterminations quotidiennes.

Lorsqu'une partie d'une machine n'est pas solidement assujettie aux autres, lorsqu'elle a par rapport à l'ensemble une certaine autonomie de mouvement, on dit qu'elle a du jeu. Ce n'est pas par hasard qu'on emploie ce mot dans ce contexte assez éloigné de son usage courant. Nous aussi, nous nous abandonnons volontiers à une activité ludique, c'est-à-dire libre et gratuite, au moins en apparence, parce que nous bénéficions d'une sorte de marge de manœuvre, parce qu'il y a en somme du jeu dans le système des activités plus ou moins nécessaires que nous accomplissons au cours de notre existence.

Sous toutes ses formes, le jeu est donc le symbole parfois dérisoire, parfois enrichissant, de notre autonomie. A ce groupe de comportements, que la société ne peut pas méconnaître et qu'elle discipline ou organise à sa façon, appartiennent les fêtes, les

périodes de détente, les jeux, la recherche de dérivatifs de toutes sortes¹.

Peut-on rattacher la mode à cette rubrique ? Sous un certain aspect, oui, car si elle est contraignante pour l'individu, elle est en même temps, pour la collectivité qui l'impose, option délibérée, choix apparemment gratuit. Certes, s'il s'agit par exemple des modes vestimentaires, on pourra sans peine analyser les investissements financiers, les circuits commerciaux, qui constituent des pressions bien réelles sur les décisions des couturiers. Il n'en reste pas moins vrai que celles-ci ne sont pas entièrement déterminées par là. Et, d'autre part il y a des modes qui sont adoptées d'emblée par la clientèle, d'autres qui ne réussissent pas à entraîner le public.

Bref, comme le jeu, la mode évolue dans la marge d'indétermination, de caprice même, dont disposent apparemment les individus d'une part, les collectivités d'autre part, à l'intérieur de certaines règles. Car, ainsi que l'ont bien vu Huizinga et Roger Caillois, les deux meilleurs analystes de l'activité ludique, le jeu est à la fois un système de règles et un moyen d'échapper aux règles. Il n'y a pas de jeu véritable qui n'ait ses conventions. Et le tricheur, qui ne les respecte pas, est mauvais joueur.

Dans ce vaste secteur des jeux, des divertissements, des modes, on pourrait citer de très nombreux types de comportements sociaux dans nos sociétés modernes. Les chapitres qui suivent ne constituent

1. Cf. J. Cazeneuve, *Jeux de vertige et L'esprit ludique dans les institutions* (in *Jeux et sports*, Encyclopédie de la Pléiade, Editions Gallimard, 1968, pp. 683 à 825).

qu'une sélection. C'est ainsi que vont être abordés les sujets suivants : d'abord les festivités (fêtes en général, fêtes foraines), puis le jeu et les périodes de détente (vacances, premier de l'an, échanges de vœux et de cadeaux), ensuite les modes (celle des vêtements, celle des accessoires purement ludiques ou bidules et celle des danses à travers une manifestation transitoire, nommée disco), enfin deux moyens de diversion (animaux domestiques, automobiles), fort différents, certes, qui révèlent deux directions divergentes des besoins profonds de l'humanité : celui de la compagnie et celui de la liberté mêlée au sentiment de puissance.

A travers tous ces aspects de la vie moderne, on retrouve en effet quelques données fondamentales et sans doute permanentes de la condition humaine.

La fête, avec ses flonflons et ses mascarades, les vacances avec leurs fausses évasions, les modes avec leurs caprices, les reports affectueux sur les animaux, les défoulements grâce aux engins motorisés, tout cela sert à rééquilibrer l'individu dans un contexte collectif, parfois pesant, et à lui donner au moins l'illusion du changement, voire du libre arbitre. Mais la distinction est-elle claire entre se croire libre et être libre ? De la même façon, être heureux, n'est-ce pas d'abord s'estimer heureux ?

Chapitre 2

FÊTES ET MASCARADES

L'un des problèmes les plus importants et les plus riches d'enseignements concernant la fête est peut-être posé par les ressemblances et les différences entre les fêtes populaires les plus prestigieuses d'aujourd'hui et les fêtes archaïques : celles qui étaient célèbres dans l'Antiquité ou au Moyen Age, et celles qui persistent encore dans les populations dites primitives ou « sauvages ».

Le principe et les thèmes

Existe-t-il non seulement une définition, mais, mieux, un canevas général, de l'effervescence populaire institutionnalisée qui convienne à ces différentes étapes de l'évolution des fêtes ? Il faut, pour s'en approcher, se donner au moins quelques facilités au départ en considérant parmi les festivités modernes celles qui présentent d'assez nets caractères de survivances, ou qui, du moins, mettent en jeu des formes de participation et d'action contrastant avec les cadres de la vie contemporaine. C'est dire qu'on

aura intérêt à se pencher moins sur les célébrations nationales comme celle du 14 juillet que sur les grandes festivités folkloriques dont le carnaval est l'exemple le plus répandu.

Un des thèmes les plus courants, parmi ceux qui témoignent de la distance par rapport à l'existence courante, c'est la négation des hiérarchies et barrières sociales. Les saturnales, dans la Rome antique, en étaient la meilleure illustration. Durant ces festivités, qui commémoraient l'âge d'or et le règne de Saturne, les esclaves, coiffés du chapeau des hommes libres, revêtus des vêtements de leurs maîtres avaient le droit de plaisanter avec ceux-ci et de leur dire n'importe quoi. Au Moyen Age et jusqu'à la Renaissance, la fête des fous était marquée par les pitreries des prêtres, les moqueries à l'adresse des plus hauts prélats et des dignitaires du royaume.

Le carnaval, à Rio par exemple, fait descendre tout le monde dans la rue et mêle dans un désordre général gueux et riches. Ailleurs, il est l'occasion de satires, de parodies où sont représentés et critiqués ou même tournés en dérision les gens les plus influents de la ville ou de l'Etat. Pendant le Halloween, aux Etats-Unis, les enfants narguent les adultes. Au soir de la Sainte-Agathe, en plein carnaval, les femmes s'arrogeaient tous les droits, ce qui contrastait avec les coutumes patriarcales.

Aussi, plusieurs auteurs ont-ils cru déceler des analogies entre fêtes et révolutions. C'est là une vue superficielle qui méconnaît un autre principe essentiel de la fête, à savoir qu'elle est par essence hors de la réalité sociale normale. En vérité, elle confirme la hiérarchie en la niant pour un instant bien déterminé,

idées



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts



chroniques

jean cazeneuve : la vie dans la société moderne

C'est une galerie de tableaux qui constitue dans ce livre une sociologie inhabituelle de notre monde actuel. Il s'agit non pas de présenter une étude abstraite ou des considérations critiques, mais de montrer comment la plupart des gens vivent réellement et aussi de comprendre pourquoi ils se comportent de cette manière.

On observe d'abord nos contemporains dans leurs distractions, dans leurs jeux, leurs fêtes, leurs façons de s'habiller, de rouler en automobile, d'avoir des chiens et des chats. A chacun de ces propos, on fait le point, et l'on apporte un dossier.

Puis le livre aborde quelques problèmes brûlants, par des éclairages variés qui les renouvellent : la mobilité sociale, le conflit des générations, le développement des sectes, l'éducation permanente.

Enfin, l'auteur, qui parle ici en orfèvre, analyse les divers conditionnements produits par les techniques nouvelles : la télévision, la télématique, les statistiques, les divers moyens d'action sur l'opinion.

De ces analyses appuyées sur des informations précises se dégage une vue originale et véridique de la société actuelle.

Jean Cazeneuve, normalien, agrégé de philosophie, docteur es lettres, a été ethnographe au Nouveau-Mexique, professeur à la Faculté d'Alexandrie, directeur scientifique au C.N.R.S, professeur de sociologie à la Sorbonne, directeur du comité des programmes à l'O.R.T.F, P.-D.G. de la chaîne de télévision TF1, ambassadeur auprès du Conseil de l'Europe, vice-président du haut comité de la langue française. Il est actuellement vice-président de l'Académie des Sciences morales et politiques.

photos ©
loubat/vandystadt,
asse'/vandystadt.

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035467-9

A 35467



catégorie 2